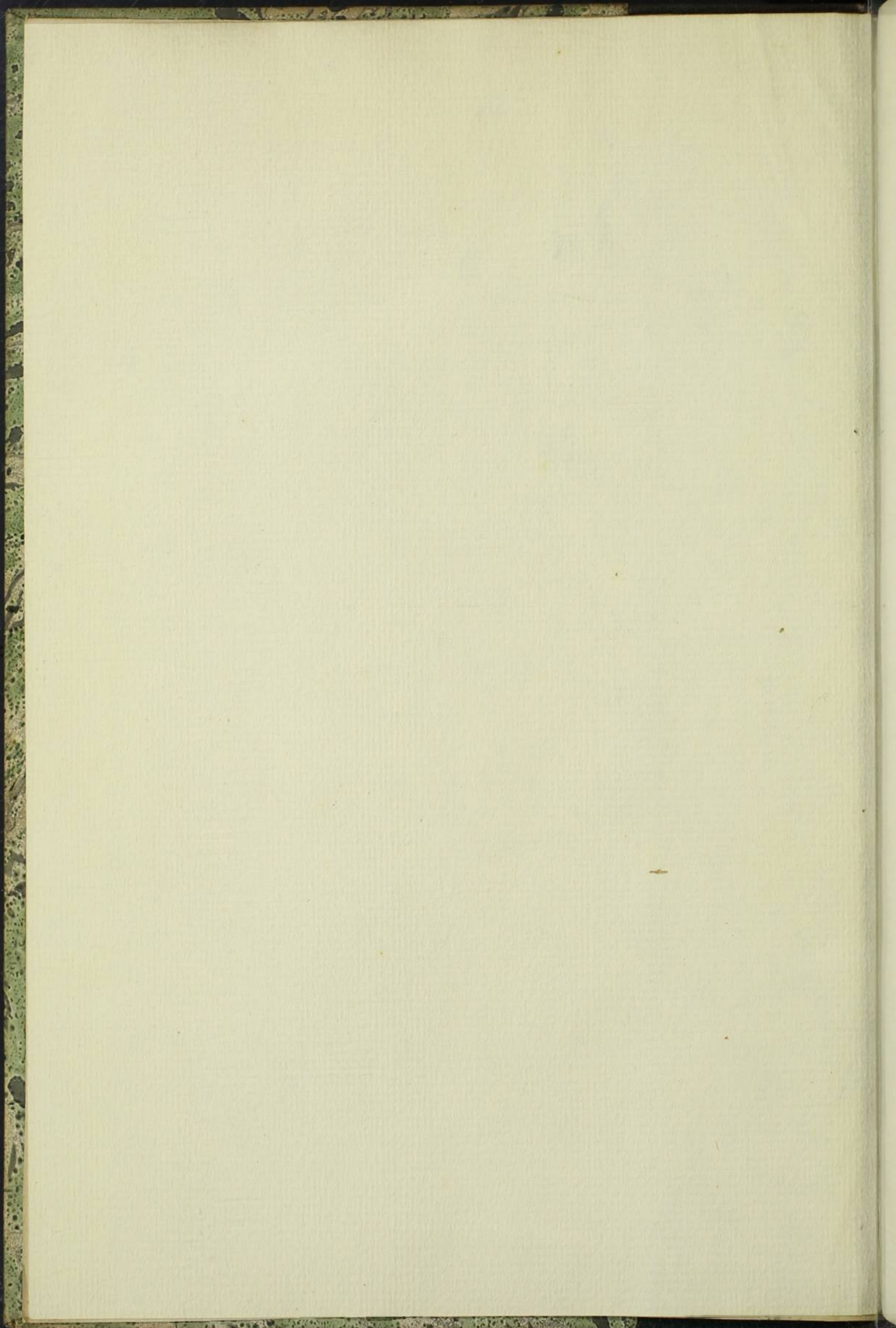
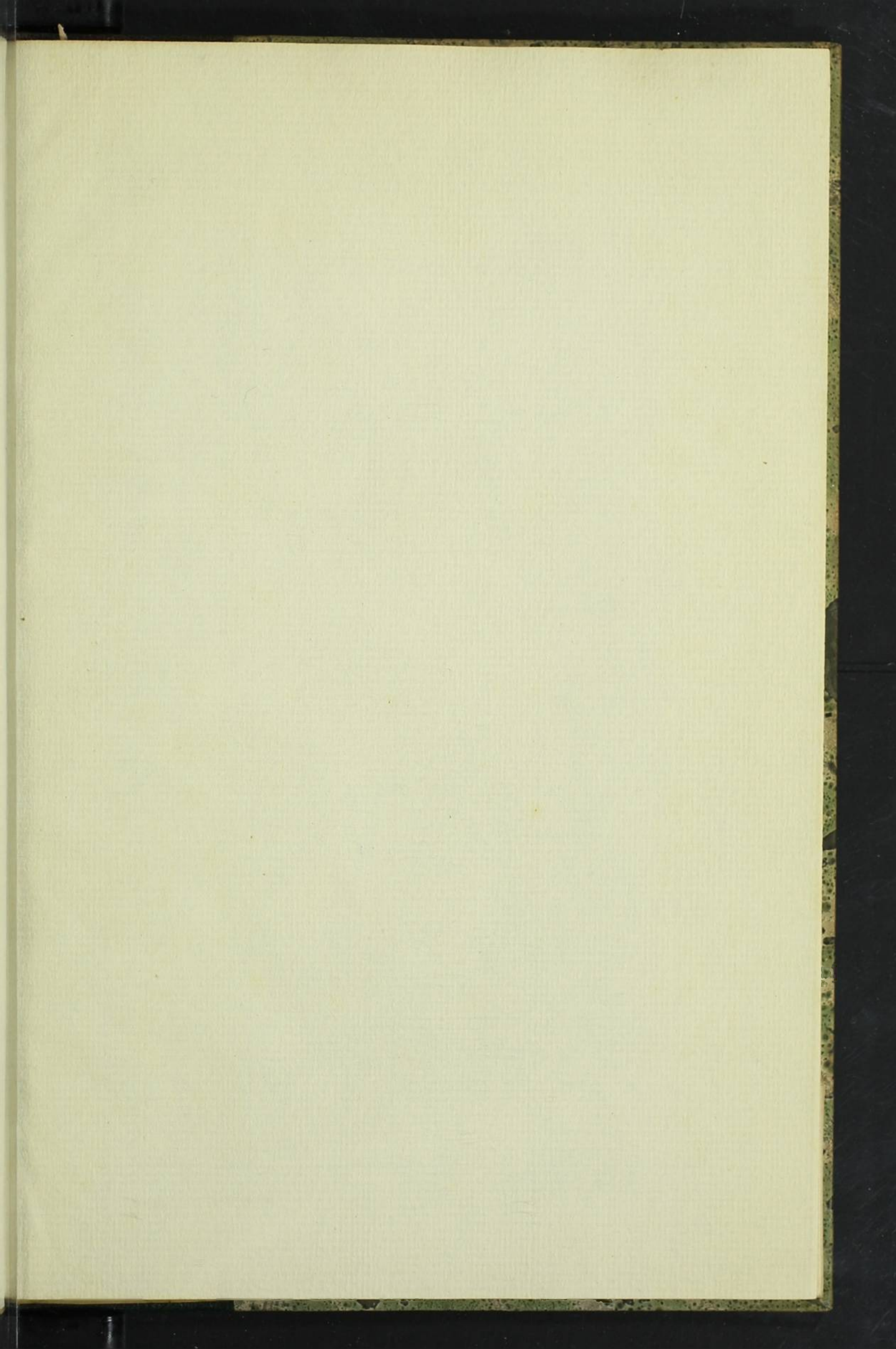


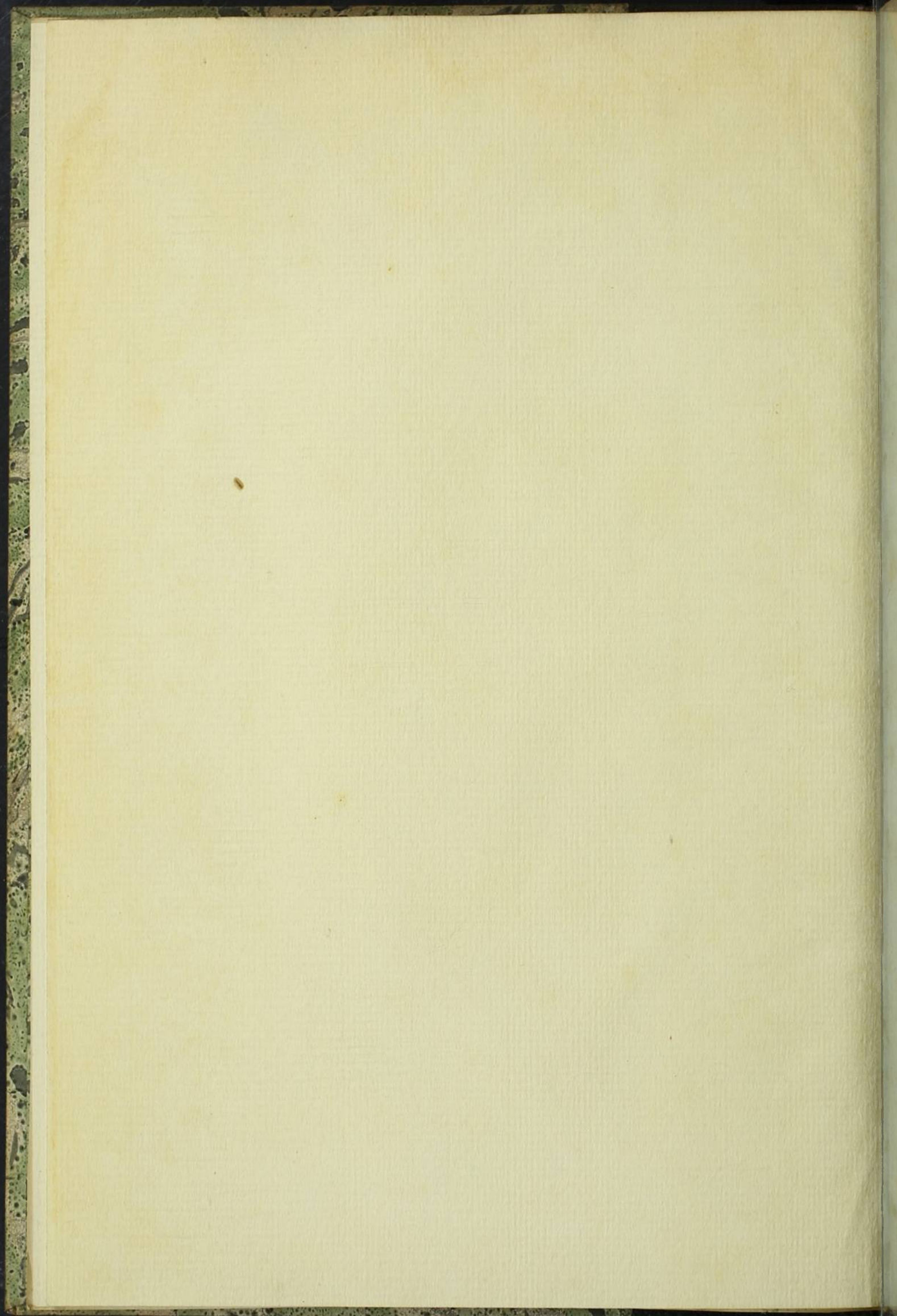
Le ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin









LE BRÉSIL ACTUEL

SATIRE

PAR

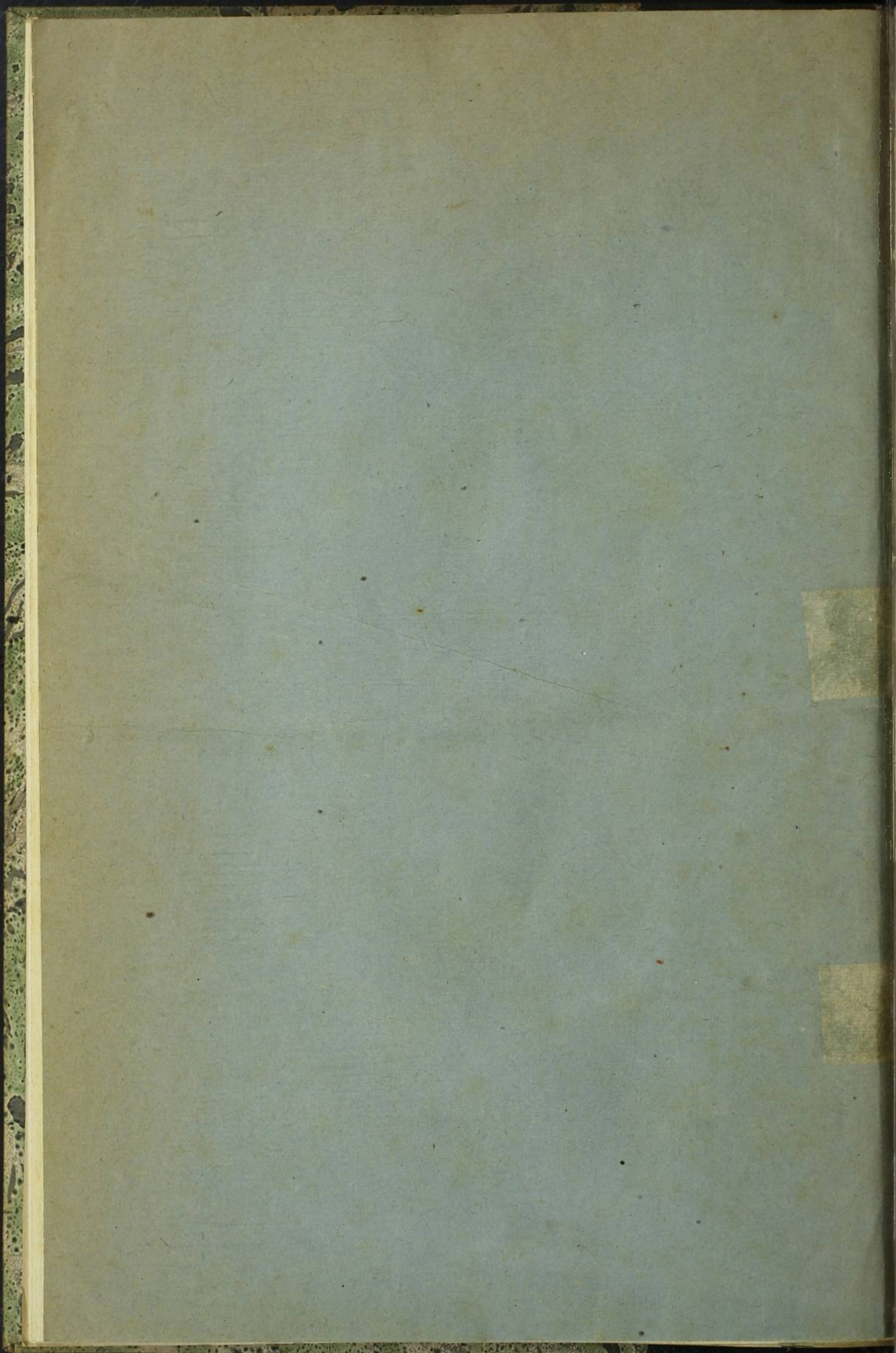
R. CHABRAN

1869

RIO DE JANEIRO

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE FRANÇAISE

133 Rua do Hospicio 133



LE BRÉSIL ACTUEL

SATYRE

PAR

R. CHABRAN

1869

RIO DE JANEIRO

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE FRANÇAISE

133 Rua do Hospicio 133

THE RECORDS OF THE

CHURCH

OF THE

1833

THE RECORDS OF THE CHURCH OF THE
METHODIST EPISCOPAL CHURCH IN
THE CITY OF NEW YORK
1833

LE BRÉSIL ACTUEL

SATYRE

PAR

R. CHABRAN

L'histoire des rois est le martyrologe des peuples.
VOLTAIRE.

Assez de honte ! assez d'avilissement ! assez d'ignominie !
DIARIO DO POVO.

Quand dom Pedro premier, en descendant du trône,
En faveur de son fils abdiqua la couronne,
Après sept ans de règne et de réactions,
Il laissait le Brésil en proie aux factions.
Fomentant tour-à-tour le trouble, l'anarchie,
L'un criait : république ! et l'autre : monarchie !
La régence engendrait le bouleversement ;
Tout n'était que chaos dans le gouvernement.
Comme un frère navire au moment du naufrage,
Le Brésil fléchissait sous les coups de l'orage :
Mais bientôt cet orage en son sein se calma ;
L'ère de la discorde avec lui se ferma.
Saisissant le pouvoir de sa main souveraine,
Dom Pedro deux s'était élancé dans l'arène.
Dans son adolescence à peine en floraison,
Enfant, presque déjà vieillard par la raison,
Sous son sceptre la paix de ses bienfaits suivie,

Répendait dans l'Etat et la force et la vie ;
Et chacun oubliant les tourments du passé,
Contemplant l'avenir, de doux espoirs bercé.
Ce n'était plus alors que fêtes, qu'allégresse ;
Et le peuple, entraîné par une folle ivresse,
S'acharnait au plaisir, son unique credo.
Le Brésil devenait un autre Eldorado,
Un Pactole coulant, pour tous intarissable.
On n'avait rien encore aperçu de semblable.
Là, l'étranger saisi de cupides transports,
Chaque jour plus nombreux affluait dans ses ports.
Grâce à lui le progrès par qui seul tout respire,
Vers de brillants destins guidait le jeune empire.
Electrisant son cœur par son impulsion,
Il accroissait l'essor de l'immigration ;
Il jetait la cité dans la forêt inculte
Qui bientôt florissait sous sa puissance occulte :
Dans l'espace il lançait la foudre, la vapeur ;
Il arrachait l'abîme à sa longue torpeur :
Traquant la barbarie au fond de son repaire,
Il consolait l'esclave en lui criant : « espère ! »
Et du nord au midi, d'un vol audacieux,
Comme un divin soleil il planait dans les cieux.
Mais de nouveau soudain la nuit est sur l'empire.
.
Dans son ambition que l'injustice inspire,
Le Brésil, dit l'histoire, en tout temps complota
De s'aller établir en maître à la Plata.
Pour atteindre à ce but de conquête, sans cesse
On le vit spéculant sur l'humaine faiblesse,
Par l'intrigue et surtout de corrupteurs présents
S'y créer en secret de zélés partisans ;
Et, par la lâcheté de ces êtres serviles,
Y fixer le brandon des discordes civiles.
Or, en soixante-quatre, en son rêve insensé,
Pour terminer enfin cette œuvre du passé,

Comme l'aigle fondant sur la frêle colombe,
Comme un tigre affamé qui sur un agneau tombe,
Ainsi vers l'Uruguay, perfide, il s'élança;
Et la lutte, une lutte horrible commença.

Depuis lors, qui dira combien de milliers d'hommes,
Son glaive a dévorés? quelles immenses sommes,
Ont sombré sans retour dans le gouffre sans fond
De cette guerre à mort que les brésiliens font?
Depuis lors le Brésil, comme un fantôme blême,
N'est plus dans son malheur que l'ombre de lui-même.
La ruine l'étreint et comme un noir fléau
Le torture, le ronge et creuse son tombeau.
Ici, plus de crédit et plus de confiance:
Rien que le désarroi, l'ennui, la défaillance;
La misère partout domine en potentat;
La banqueroute veille aux portes de l'Etat;
L'industrie aux abois dans la détresse expire;
Le fisc égorge tout, dans sa soif de vampire;
L'argent devient un mythe. En cette extrémité,
Pour soulever le poids de la calamité,
On demande à l'emprunt le levier d'Archimède
Mais l'emprunt n'est, hélas! qu'un impuissant remède.
Ici, chacun se rue à la chasse aux emplois,
Sans or, il n'est ni Dieu, ni justice, ni lois;
Dans la société, des fondements au faite,
La corruption dresse insolument la tête.
Comme on ne le vit point peut-être auparavant,
Devoir, honneur, vertu, tout s'achète et se vend:
L'intrigue à l'infamie est sans pudeur mêlée,
La Constitution sans cesse est violée;
Quand la probité gêne on sait s'en affranchir;
Par l'usure et le vol on cherche à s'enrichir;
Tout n'est qu'iniquité, brigue, favoritisme,
Et la liberté voile un profond despotisme:
Rien de grand ne surgit qui ne tombe en chemin;

Et, comme aux derniers jours de l'empire romain
Où le vice et l'orgie étaient les seuls oracles,
On ne demande plus que pain et que spectacles.
Jeune, et déjà si vieux par la perversité,
Le Brésil, de l'Europe a la caducité ;
Cependant, fier, un rien et l'irrite et le blesse ;
Mais comme pour accroître encore sa faiblesse,
Pour mettre enfin le comble à ses maux destructeurs
Horreur ! il est souillé par les conservateurs !

Savez-vous ce qu'elle est cette infernale race ?
Il n'en est point qui soit plus vile et plus vorace.
Eux, les conservateurs, ce sont les satisfaits,
Tous ces Pangloss repus qui, dans leurs noirs forfaits,
Voudraient nous ramener aux ères féodales.
Eux, les conservateurs, ce sont tous ces vandales
Attilas du progrès, de préjugés imbus,
Protecteurs acharnés des plus criants abus ;
Ce sont ces gens au cœur égoïste et sauvage,
Ces Thersites geôliers de l'infâme esclavage,
Tartuffes puritains, seïdes des Judas,
Fils des Machiavels et des Torquemadas.
Comme en France ils voudraient crucifier la presse.
Renégats parvenus à force de bassesse,
Reptiles du pouvoir, ignobles libertins,
Escobars déhontés, fougueux ultramontains,
Etres sans foi ni loi, tarés et sans croyance,
Vendant tout pour de l'or, jusqu'à leur conscience,
Comme la courtisane impure sans retour,
Cartouches du budget, qu'ils pillent tour-à-tour,
On les voit radieux, contempteurs du vulgaire,
Pour mieux le pressurer éterniser la guerre.
Engraisés dans la fange, à l'abri du danger,
Ils s'en vont méditant de chasser l'étranger.
Pourtant sans l'étranger que serait leur patrie,
Sinon un désert morne et dans la barbarie !

Qu'était-elle jadis au temps des vice-rois?
— Une pauvre martyre agonisante en croix,
Un autre Prométhée où mille valetailles
En vautours affamés lui rongeaient les entrailles.
Là, comme ensevelie au tombeau, rien alors
Ni voile ni progrès n'approchait de ses ports,
Hormis le Portugal, vassal de l'Angleterre,
Qui de tous ses produits la rendait tributaire.
Sans l'étranger qui donc, ô Crésus fastueux,
Jetterait dans les airs vos palais somptueux?
Qui donc vous vêtirait? qui garnirait vos tables
Et d'enivrants nectars et de mets délectables?
Et vous osez vouer l'étranger à l'exil!
Insensés!... mais lui seul est l'espoir du Brésil.

Mais auprès de ces gens à l'esprit rétrograde,
Qui de la liberté font une mascarade,
Au-dessus du borbier de la corruption
Qui ronge le Brésil en sa prostration,
Le parti libéral, ainsi qu'un météore
Étincelant et pur à sa naissante aurore,
S'élance radieux, jeune et grand d'avenir.
Au progrès qui féconde heureux d'appartenir,
D'un pouvoir gangrené bravant les satellites,
Dans ses nobles instincts, ses goûts cosmopolites,
Autant que sa patrie aimant le genre humain,
A tous il tend ici sa fraternelle main.
Salut! honneur à toi, glorieuse phalange!
Qu'ils soient tes ennemis engloutis dans leur fange!
Dans un râle de mort ton pays se débat.
Aux armes! En avant! c'est l'heure du combat.
Assez de lâchetés, assez d'ignominie!
Il est temps d'en finir avec la tyrannie.
Fais tomber sur son front le glaive de la loi!
Nous tous, les étrangers, nous sommes avec toi!

Et toi, Pedro, peux-tu dans ces moments funèbres
Tolérer au pouvoir ces êtres de ténèbres,
Ces vieux conservateurs, par la foule abhorrés,
Qu'on devrait fuir ainsi que des pestiférés!
Naguère j'avais cru trouver en toi le type
De l'homme libéral par goût et par principe:
Serait-ce donc en vain que l'on m'aurait vanté
Ton amour du progrès et de la liberté?..
Peut-être, car, depuis, j'ai bien vu, chose triste!
Que tu n'es dans le fond qu'un prince absolutiste
Comme tous tes pareils. Ce qui te fait mouvoir
N'est que l'ambition sous le nom du devoir.
Suivant de tes aïeux et l'exemple et la trace,
Tu conserves intacts tes préjugés de race.
Bragance, tu descends de ces cruels Bourbons
Que l'exil a jetés au rang des vagabonds:
Je te plains d'être issu de cette branche immonde!
Les rois sont les fléaux qui ravagent le monde:
Ils regardent toujours le peuple en ennemi.
C'est un roi qui sonna la saint Barthélemi,
Qui noya dans le sang les hameaux des Cévennes,
Qui contraignit Sénèque à se percer les veines.
Et l'ogre Louis quinze, au sein des Pompadours,
Affamant ses états pour gorger ses amours;
Et ton oncle Miguel, ce moderne Tibère
Qui fit si lâchement empoisonner ton père;
Et le russe Alexandre, assassin forcené,
Et François deux de Naples, un bandit détrôné;
Et cette Messaline Isabelle d'Espagne
Qui mérita cent fois d'aller pourrir au baigne;
Sire, fut-il jamais, dans ce vaste univers,
Des monstres plus hideux, des tyrans plus pervers!
Tu n'as point comme eux l'âme infâme et libertine,
Tu ne pactises point avec la guillotine:
A l'opposé des rois de l'ancien continent
Ta majesté n'a rien du Jupiter tonnant;

Tu n'as point des millions à jeter aux soutanes,
A des flots de mouchards, ou bien aux courtisanes :
On ne rencontre pas des meutes de valets
Défendant les abords de ton humble palais ;
Comme un simple mortel, sans nulle défiance,
A qui veut t'approcher tu donnes audience.
On te voit chaque jour passant ton temps banal
Entre la promenade et le confessional,
Ou bien sous le dais d'or, escorté de ta suite,
A la procession courbant ton front jésuite,
Exhiber en public ta foi, ta piété.
Est-ce donc là, réponds, de la virilité ?
La couronne n'est point une idéologie ;
Il faut pour la porter une mâle énergie.
Et tu n'en as pas l'ombre ! Alors, prince, dis moi,
A quoi sert de régner quand on est tel que toi,
Comme au harem l'eunuque impuissant et sans flamme,
Qu'un castrat au moral, plus faible qu'une femme,
Qu'un royal automate, un pantin galonné
Mû par l'impulsion d'un égoïsme inné.
Penses-tu de ta cour faire une autre Bétique ?
Te crois-tu donc encore au siècle fanatique
Des Maires du Palais et des rois fainéants ?
Détrompe-toi ; le nôtre est tout aux mécréants.
Trop tard la Providence, injuste, t'a fait naître.
Que n'as-tu pris la robe ou du moine ou du prêtre ?
Dans ton pouvoir, nommé pouvoir modérateur,
Irresponsable en tout, de tout inspirateur,
Tu peux à ton caprice ainsi qu'un autocrate,
T'ériger en Dracon, ou bien en Erostrate ;
Engloutir dans l'abîme et lois et libertés ;
Changer ton ministère avec tes députés ;
Pardonner au voleur, à l'assassin vulgaire ;
Décréter, sans contrôle, et la paix et la guerre
Et l'impôt et l'emprunt ; et comme le grand roi
Armé du *Quos ego* dire : « l'Etat c'est moi ! »

Et comme un demi-dieu, fétiche invulnérable,
Ta personne est, dit-on, sacrée inviolable!...
Qu'est-ce, horreur! qu'un pouvoir pareil à celui-là?
Le Brésil est-il donc sous un Caligula?
Et le peuple abruti, te prenant pour un sage,
Imbécile, ignorant, s'incline à ton passage!
Chaque année, ô démente! en son stupide amour,
De ta naissance auguste il célèbre le jour!...
Partout de même, hélas! dans sa lâche apathie,
Il faut au peuple un bras puissant qui le chatie!
Vile bête de somme, étouffant sous le joug,
Il bénit qui l'égorge, et le jette à l'égoût
En buvant ses sueurs et son sang et ses larmes!
Il lui faut des tyrans paradant sous les armes
Qu'il noie en des flots d'or; et des bourreaux hideux,
Fussent-ils des *Bombas* et des *Philippes* deux.
Ne luira-t-il jamais le jour des représailles!
O Révolution, n'as-tu donc plus d'entrailles!
Six mille ans de combats contre la royauté
Ne nous donnent-ils point droit à la liberté?
Quand du dernier tyran foudroieras-tu l'engeance?
Accours armer nos bras, ô divine vengeance!
Mais, monarque fervent, toi qui pries et qui crois,
Toi disciple du Dieu qui mourut sur la croix,
De ce Dieu, qui jadis, en son amour immense,
Ne prêchait ici-bas que paix et que clémence,
Quand une guerre inique a seule jusqu'ici
Décimé tes états sans trêve ni merci,
Toi qui pouvais d'un mot la terminer de suite,
— Comment qualifier ta coupable conduite? —
Tu ne l'as pas voulu! Que dis-je? en ce moment
Tu la poursuis toujours avec acharnement!
Mais, hélas! vois jusqu'où tu pousses la démente:
Souverain d'un pays d'une étendue immense,
Où n'existe ni ports, ni routes, ni canaux,
Qu'une marine étique et quelques arsenaux;

D'un pays si fécond, où vierge est la nature,
Où l'émigration manque à l'agriculture,
A l'ombre de la paix qui l'aurait fait fleurir
Tu n'as, ambitieux, songé qu'à conquérir!
Dans une mer de sang ton diadème baigne.
Cette guerre sera l'opprobre de ton règne.
Je ne veux point savoir si cet homme fatal
Ton Caxias, est bon ou mauvais général;
Si par sa nullité, sa mortelle indolence,
Il n'a fait de son camp qu'un charnier d'ambulance;
Et si, comme on le dit et le redit encor,
La victoire pour lui se trouve en des flots d'or.
Mais je ne cesserai de flétrir en mon âme
Les féroces auteurs de cette lutte infâme!
N'est-elle point pour toi le spectre de Banco?
Et du poignant remords le lamentable écho
N'accourt-il pas la nuit, dans les froides ténèbres,
Tourmenter ton sommeil de visions funèbres?
Ah! depuis si longtemps, toi qui faisais le guet
Pour lancer ton armée au sein de l'Uruguay,
Pour le dompter, Pedro, tu présumas sans doute,
Qu'il ne te suffirait que d'en prendre la route;
Mais déjà, s'attendant à ce lâche attentat,
Le Paraguay veillait en vigilant soldat.
Jusqu'ici tu l'as vu, sans nulle défaillance,
S'illustrer à jamais par sa mâle vaillance:
Quatre ans passés et plus de massacres sanglants,
N'ont fait qu'électriser ses sublimes élans;
A le vaincre jamais cesse enfin de prétendre;
Il mourra tout entier plutôt que de se rendre.
En vain la trahison par son or assassin
A cent fois essayé de lui percer le sein,
Rien encore n'a pu, bassesse et fanatisme,
Corrompre sa bravoure et son patriotisme.
Devant ce peuple nain hier, aujourd'hui géant,
Incline-toi, Pedro, dans ton triste néant!

Pourtant, qui le croirait? par une audace rare,
On ose l'appeler et sauvage et barbare!
Quoi! barbares des gens que l'on veut égorger,
Qui, pour ne point subir le joug de l'étranger,
Défendant pied à pied leur humble territoire,
Font pâlir l'ennemi jusque dans la victoire!
Ils l'étaient donc aussi ces antiques Sabins
Contre Rome luttant ainsi que les Albains?
Ils l'étaient donc aussi les Grecs à Salamine?
Annibal qu'à Zama Scipion extermine?
Les Sagontins martyrs dans la flamme expirant?
Porus bravant, altier, Alexandre le grand?
Viriathe en Espagne entouré de ses braves?
Spartacus entraînant ses légions d'esclaves?
Et Vercingétorix, la terreur de César?
Et les Polonais hier écrasés par le tzar?
Et les Français livrant naguère à la frontière
Des combats de titans contre l'Europe entière?
Qui donc électrisait leur glaïve révolté?
— La voix de la patrie et de la liberté!
Ah! si le Paraguay qu'on veut plonger dans l'ombre,
S'en venait par hasard à fléchir sous le nombre,
Pour le défendre alors l'enfer sur ses tyrans
Déchaînerait plutôt ses brasiers dévorants:
Dans l'éternel néant il les ferait descendre:
Et, comme le Phénix, renaissant de sa cendre,
On le verrait, plus grand, renaître et refleurir;
Car il peut bien tomber, mais il ne peut mourir:
Près de lui la justice avec la Providence
Veillent sur l'avenir de son indépendance.

Ouvriras-tu ton cœur, Sire, à la vérité?
Je parle au nom du droit et de l'humanité.
La pitié vers le faible et l'opprimé m'attire
Et ma muse indignée enfante la satire
En voyant ton pays, en de si grands périls,

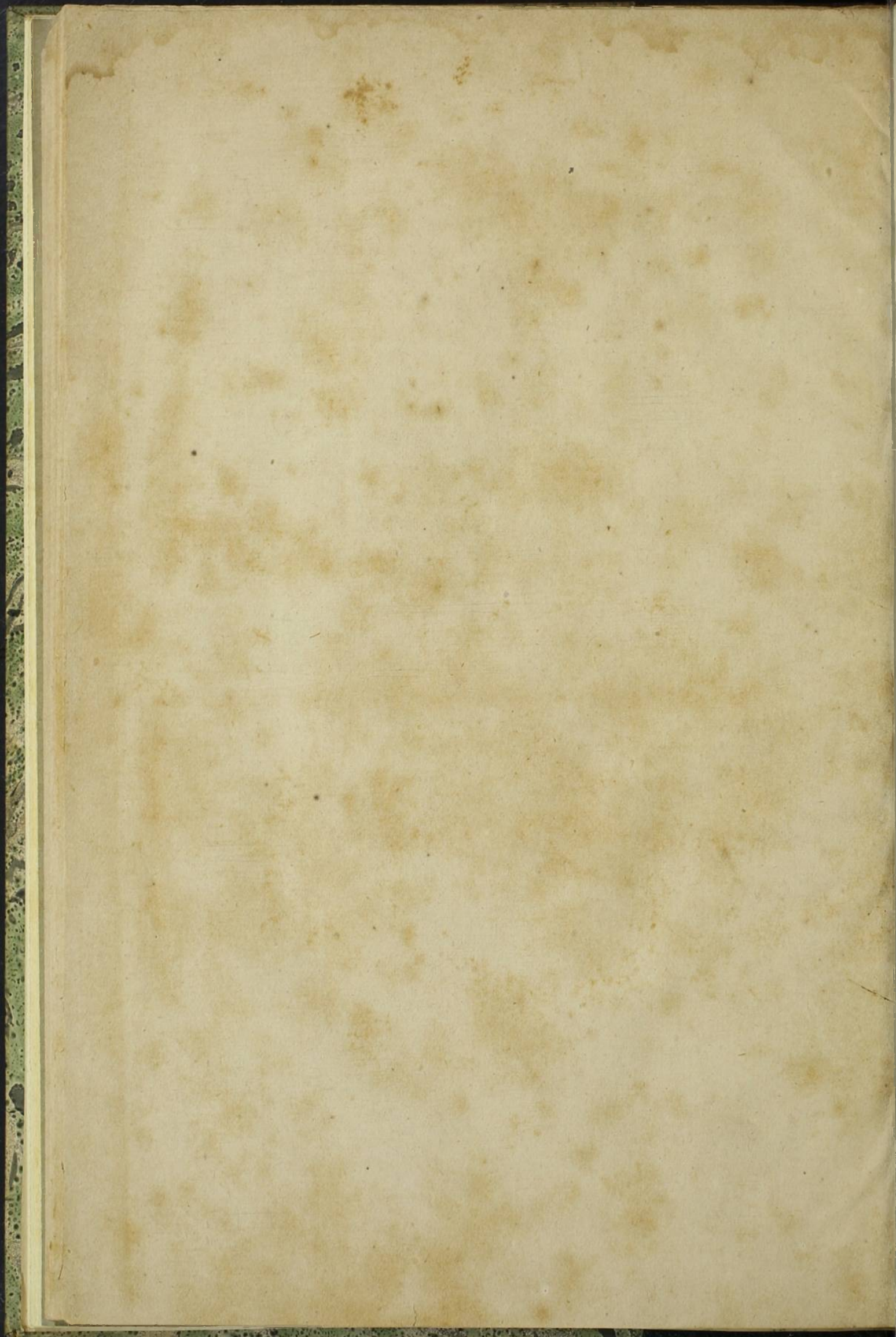
Ecrasé, torturé par des intrigants vils ;
Car je t'aime, ô Brésil ! j'aime ton ciel de flamme,
Ce ciel bleu qui m'inspire et qui m'embrase l'âme !
J'aime dans tes forêts les zéphirs printaniers
Balançant la liane au flanc des bananiers ;
Les horizons sans fin de tes sites sublimes ;
Tes cascades roulant dans le fond des abîmes.
J'aime la majesté de tes mornes altiers ;
Tes ruisseaux gazouillant au bord des verts sentiers ;
Tes bosquets embaumés où butine l'abeille,
Où l'oiseau dans les fleurs chaque matin s'éveille ;
Et tes fleuves géants, rois de l'immensité ;
Mais je voudrais te voir dans la félicité.
Sire, ne crains-tu pas que ses cris et ses plaintes
N'arrachent du tombeau l'ombre de Tira-dentes,
Et qu'à ses fiers accents la Révolution
Comme un volcan, soudain en pleine éruption,
Ne se ruant sur toi, jette au vent ta couronne ?
De toutes parts l'orage et gronde et t'environne ;
Veux-tu le conjurer, avise sans retard :
Il est temps aujourd'hui, demain sera trop tard.

R. CHABRAN.

Rio de Janeiro, Février 1869.

The first part of the book is devoted to a general
 history of the world, from the beginning of
 time to the present day. It is written in a
 simple and plain style, and is intended for
 the use of schools and families. The author
 has endeavored to give a full and accurate
 account of the most important events of
 human history, and to show the progress
 of the human mind and the improvement
 of the human condition. The second part
 of the book is devoted to a history of
 the British Empire, from the reign of
 Henry II. to the present day. It is written
 in a similar style to the first part, and
 is intended for the use of schools and
 families. The author has endeavored to
 give a full and accurate account of the
 most important events of British history,
 and to show the progress of the British
 mind and the improvement of the British
 condition. The third part of the book is
 devoted to a history of the American
 Republic, from the first settlement of
 the continent to the present day. It is
 written in a similar style to the first
 two parts, and is intended for the use
 of schools and families. The author has
 endeavored to give a full and accurate
 account of the most important events of
 American history, and to show the
 progress of the American mind and the
 improvement of the American condition.





25162



